

## UN ENGAGEMENT SACRÉ



Mme Bernabé. — Et si je meurs, me suivras-tu en Paradis ?  
Lui. — Oui, ma chère ; du moins j'irai m'y informer de toi.

## CHRONIQUE

M. Louis Fréchette a repris dans la *Presse* ses chroniques sur nos "Fautes de langage".

En annonçant cette bonne nouvelle à son public, notre confrère fait remarquer que "la reprise de ces travaux arrive d'autant mieux, que le même mouvement se fait en France, où l'on se plaint de l'envahissement grec et anglais dans la conversation. M. Remy de Gourmont a commencé une campagne contre l'introduction si fréquente de mots anglais qui s'y fourrent tout ronds..."

"M. de Gourmont suggère que la langue française se les incorpore, à l'instar de l'italien, qui donne des terminaisons italiennes à tous les mots étrangers : "typographia", par exemple, pour "typographie".

"M. Fréchette aura beau jeu dans ce champ, nouveau pour la France, mais si familier pour nous. Ainsi, M. de Gourmont suggère qu'on dise : "Stimeur" pour "steamer", "higuelfe" pour "high life", "fiveocloque" pour "five o'clock", "poudingue" pour "pudding", "tramoué" pour "tramway", "lunche" pour "lunch", etc.

"Qu'en dira M. Fréchette?"

Au moment où j'écris ceci, j'ignore ce qu'en dit ou ce qu'en dira M. Fréchette. Mais, si je ne me trompe pas et si je me rappelle bien ses premières leçons, il est loin d'être aussi indulgent que M. de Gourmont. Mais, dira-t-on, c'est le censeur canadien qui devrait être le plus accommodant, étant donné l'entourage anglais, les pénibles exigences d'un commerce continué avec des gens écrivant ou parlant une langue qui, par son étymologie et sa texture mêmes, expose les plus prudents à pécher septante fois sept fois par jour. L'œuvre du poète-lauréat n'en est, retorqueront les autres, que plus précieuse et plus méritoire.

Ce n'est pas d'hier que M. de Gourmont a commencé sa croisade. Et cette croisade n'a pas été et ne sera jamais, tout l'indique, celle d'un puriste cassant, mais d'un opportuniste.

Sa formule n'est pas le redoutable : *Ne dites pas... dites...* des Noël et des Chapsal.

Comme le faisait remarquer feu Sarcéy dans un article sur ce réformateur :

"M. de Gourmont fait remarquer, avec beaucoup de sens, qu'en ces matières un peu de modération ne nuirait pas. L'opinion de Malherbe, sur l'excellence du parler de la place Maubert, a toujours sa valeur, et il y a souvent, à un usage qui s'introduit dans la langue du peuple, des raisons obscures qui font qu'il sera demain l'usage universel, et qu'il triomphera des anathèmes de la grammaire."

C'est ce qui faisait dire à Vaugelas qui s'y entendait :

"Dans les doutes de la langue, il vaut mieux, pour l'ordinaire, consulter les femmes et ceux qui n'ont point étudié, que ceux qui sont bien savants en la langue grecque et en la latine."

Et Sarcéy, qui maniait la langue française comme s'il l'eût créée et qui avait porté à une si haute per-

fection la science du mot et la souplesse de l'expression, l'"oncle Sarcéy" écrivait :

"Je tiens pour bonnes et vraiment françaises toutes les locutions, toutes les façons de parler qui ont passé dans l'usage des honnêtes gens, fussent-elles condamnées par messieurs les grammairiens. Je ne leur demande que d'être dans le génie de la langue. Qu'est-ce que c'est que ça, le génie de la langue ! Ma foi, je ne saurais trop le dire. Mais qu'un tour soit rapide et clair, qu'un mot soit vif et pittoresque, peu m'importe d'où ils viennent ; si le peuple les a adoptés, je les emploie sans scrupule, car ils sont dans le génie d'une langue qui est faite de lumière et de grâce."

Voilà certes ce qui jure avec la tyrannie de bien des émondeurs d'ici et d'outre-frontières.

\* \* \*

Sarcéy ne se bornait pas à cette large... profession de foi — il entraînait dans le vif, il se colletait avec les pires autoritaires. Je cite :

"— Ne dites pas : *estalue*, dites : *statue*."

"Mon Dieu ! je ne demande pas qu'on revienne sur la décision des grammairiens, puisque le public s'y est docilement rangé. La vérité, c'est que le peuple avait raison de vouloir dire *estalue* ; il suivait le même instinct qui lui faisait dire : *estampe*, *esturgeon*, *estacade*, *estafette*, *estafier*, *estafilade*, *estrade*, *estraméon*, *estocade*, *estropié*, etc., etc."

"Tous les mots qu'a légués la langue latine commençant par *st*, le peuple, conduit par un goût vif de l'euphonie, en avait adouci la prononciation et mettant un *e* devant : il avait fait le mot *espèce* ; ce sont les pédants qui l'ont forcé à dire : *spécieux*, *spécial*. Il avait fait le mot *esprit* ; on l'a subjugué pour qu'il dise : *spirituel*. Parfois, il retranchait l'*s*, qui lui paraissait trop dur, et gardait l'*e* : de *schola*, il faisait *école*, d'où les grammairiens ont tiré *scolaire* ; de *studium*, il faisait *étude*, et les savants en *us* ont écrit *studieux* ; de *stagnum*, il faisait *étang*, et ces messieurs ont voulu que l'eau fût *stagnante*."

"Je ne demanderai pas, à coup sûr, qu'on revienne sur ce qui est fait, et qu'on dise une *estalue*. Mais c'est le peuple qui avait raison de parler ainsi ; et les grammairiens sont des malfaiteurs."

Chapsal et Noël ordonnent également de ne pas dire *fortuné*, mais *riche*. A quoi Sarcéy ripostait :

"Je me creuserais dix mille ans la cervelle que je n'arriverais pas à comprendre pourquoi un homme qui a de la fortune se serait pas traité de fortuné ; pourquoi fortuné ne s'appliquerait qu'aux choses : une terre fortunée, des îles fortunées !

"Ne dites pas : *le cheval à mon père*, dites : *le cheral de mon père*. Et le peuple continue, malgré les réprimandes des grammairiens, de marquer la possession par *à* aussi bien que par *de*. Du moment qu'on dit : sans contrevvenir à aucune règle, sans contrevention, *ce cheval est à mon père*, je ne vois pas de raison pour ne pas dire : *le cheval à mon père*."

Continuons — c'est, par ma foi ! de trop grande actualité depuis que M. Fréchette a repris ses intéressantes petites dissertations.

"Ne dites pas : *secoupe*, mais *soucoupe*."

"O la tyrannie des grammairiens qui se trompent ! *Secoupe* est d'une formation très régulière. *Succussare* a donné *secouer*, que l'on prononce, le plus souvent, *s'couer* ; *succurrere* a donné *secourir*. *Soucoupe*, qui est horrible à prononcer, aurait gagné en sonorité élégante et vive à garder la forme populaire : *s'coupe*."

"Ne dites pas : *prévu d'avance*, dites : *prévu*."

"Et pourquoi cela ? Est-ce qu'on ne dit pas : *prédire l'avenir* ?

"*Prévu d'avance* ; la locution vient d'un besoin de renforcement qui

## SITUATION SPASMODIQUE



Trampin. — Oh ! de grâce, donnez-moi dix cents sans quoi je vais avoir un spasme.

M. Gohstein. — Mais, si je vous donne dix cents, j'aurai un spasme moi aussi. Et, alors, où sera la différence ?